

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
CONSERVATION DES AFFICHES

JOURNAL DES THEATRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON
Six mois 6 fr. 50 c.
Trois mois 3 50
1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THEATRES.

Lyon, le 24 mars 1860.

GRAND-THEATRE.

Concert de M. BAZZINI. — M. ACHARD jeune. — Le répertoire.

L'écolier qui vit sous les menaces de la férule, l'employé qu'un travail sans imagination ramène tous les jours devant le même bureau et le même papier réglé; le comédien après la deux-centième représentation d'une pièce à succès, peut désirer avec ardeur et obtenir parfois un congé, ce mot, qui résume pour eux toutes les félicités humaines. Je ne connais pas dans toute la langue française d'expression comparable à celle de *relâche*; c'est la besogne remplie sans peine, la paresse facile, c'est le repos acquis sans l'avoir mérité, par conséquent plus doux à qui peut en jouir. Mais ce bonheur n'est pas réservé à celui qui doit, à heure fixe, raconter au profit de ceux qui n'ont pas pu le voir, les petits ou les grands événements qui se sont accomplis d'un dimanche à l'autre dans ce mon-

de tant soit peu fantastique que l'on pompe le Grand-Théâtre, et jugez si les circonstances me servent à merveille : le mardi, le jour où toutes ces voix mélodieuses se taisaient, où, tous ces pieds agiles restaient en repos, a été consacré au concert de M. Bazzini, un des trois ou quatre violonistes qui se sont partagé la succession de Paganini.

Le devoir avant tout, et nouveau Juif-Errent obéissons à la voix qui nous dit : Marche ! marche encore !

Il y a un compositeur dont le génie dépasse celui d'Hérold ou de Rossini, dont la science est supérieure à celle de Meyerbeer ou d'Halévy; comme décorateur, il en remonterait à M. Devoir, M. George Hainl, comme chef d'orchestre, ne saurait lui être comparé, de plus, il donne gratuitement la représentation de ses œuvres.

Ce musicien sublime n'est autre, vous l'avez deviné, que la Nature. Les grandes voix de l'Océan courroucé, les sifflements du vent à travers les branches des pins centenaires, les mille

bruits confus qui donnent à chaque chose une vie et un langage à part, le chant cadencé des oiseaux, forment un concert que nul n'a essayé de noter et qu'on ne peut se lasser d'entendre; je le croyais du moins, mais après avoir entendu mardi M. Bazzini exécuter *la Chanson du Muletier* et peindre l'orage qui vient l'interrompre, j'ai suis tenté de croire que M. Bazzini a dérobé à la nature quelques-uns de ces secrets. Rien ne peut rendre la sauvage énergie, la furie grandiose et la délicatesse incomparable de cet archet merveilleux; les notes se pressent et s'accumulent; vous entendez l'ouragan mugir, la pluie tomber, tantôt monotone, tantôt par raffales précipitées, le tonnerre gronder dans le lointain, puis, la tourmente s'apaise et le muletier reprend sa course et son refrain qui s'achève dans un *allegro* d'un rythme vif et joyeux. M. Bazzini, qui n'avait pas paru à Lyon depuis sept ans, plus qu'il n'en faut pour être oublié, n'aura pas de peine à reconquérir sa popularité, et nous pouvons lui prédire que son deuxième concert atti-

FEUILLETON.

ŒUVRES DE JÉRÔME COTON

Biographie des Acteurs qui ont illustré la scène Lyonnaise.

JULES D....

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Pendant près de six ans je n'eus que fort peu de nouvelles de Jules. C'était sa mère qui m'en donnait; j'appris par elle qu'il avait amassé quelque argent dans les villes de Carcassonne, Castelnaudary, Perpignan, Narbonne et Montpellier, qu'il avait parcourues en jouant avec le célèbre Talma qui faisait alors une tournée dans le midi.

Une circonstance inattendue nous réunit.

A la fin de 1819, M. Charasson ayant renoncé à l'administration des théâtres de Lyon et du Cirque olympique, les artistes de nos grandes scènes se mirent en société. M. Solomé fut nommé gérant pour les Célestins et le Cirque; M. Al-

bertin fut nommé premier administrateur, et M. Arban père, qui vit encore, fut nommé caissier. Tout alla bien pour les artistes qui gagnèrent de l'argent.

M. Issac, qui était toujours à la piste pour placer des artistes, fit des propositions à Legrand, jeune amoureux. Cet emploi étant alors très-rare, était bien recherché. Legrand se trouvait comme moi sans engagement, car nous n'avions pas été admis dans la société des artistes.

Nous allâmes tous deux, avec quelques autres artistes en disponibilité, exploiter les théâtres de Tarare et de Roanne. Nous y fîmes de l'argent juste assez pour vivre, puis nous revînmes à Lyon.

A notre retour, M. Issac me fit des propositions pour aller compléter la troupe du théâtre du Pavillon à Marseille désorganisée par suite du départ de V., qui avait quitté la cité phocéenne sans tambour ni trompette. C'était la célèbre Marigny qui tenait les rênes de ce théâtre, qui, à cet époque, était le second de Marseille.

Nous étions engagés à la part; notre voyage était payé et nous recevions des avances. Nous partîmes.

Quelle fut ma joie de retrouver à Marseille mon ami Jules bien portant et bien gras! Il était engagé pour les grands troisièmes rôles et des premiers.

Il me reçut fort bien, ainsi que Legrand. J'y trouvai M. Roger, qui a été pendant longtemps maître de ballet au Grand-Théâtre de notre ville. Je revis aussi Maurin, Darius, Ducaire et Théodore.

Enfin, c'était une troupe bien montée, mais l'on ne resta pas d'accord, et, au bout de deux mois, il fallut mettre la clef sous la porte. Legrand, Roger, Jules et moi étions dégoûtés des associations dans lesquelles chacun veut commander et où personne ne veut obéir et attend que les alouettes tombent toutes rôties pour les manger. Cela se voit journellement en province, car si vous n'avez pas une main de fer pour empêcher la discorde, il est impossible de pouvoir faire de l'argent; il faut mourir de faim, et cela souvent par suite de l'entêtement d'une ou de deux personnes.

Nous nous mimes donc en route pour Lyon, mais, mon cher lecteur, à cette époque, pour faire le voyage de Marseille à notre ville, il fallait

ra un public nombreux.

M. Bazzini s'est fait entendre à cinq reprises différentes dans la même soirée et toujours avec le même succès.

Les concerts doivent être pour M. George Hainl une source perpétuelle de satisfactions intimes et de jouissances d'artiste amoureusement caressés. En effet, le public ne peut pas partager son attention entre la mise en scène, le chant et la musique, il est tout entier sous l'empire de l'orchestre et n'a pas l'air de s'en plaindre, témoin les bravos qui ont suivi l'exécution de l'ouverture du *Pardon de Ploërmel*.

M. Marthieu et M^{me} Rey-Balla prêtaient leur concours à cette fête musicale et se sont fait entendre avec le même succès que s'ils avaient joué un de ces opéras où ils ont le talent de captiver les spectateurs à un si haut degré.

Dimanche dernier *Robert-le-Diable* nous faisait faire connaissance avec un artiste qui s'essayait pour la première fois sur notre scène ; le rôle de Raimbaut était rempli par M. Achard jeune, le frère de notre ténor. Il est vraiment des familles privilégiées où le talent se transmet comme un héritage. Après avoir entendu le débutant, nous serions tenté de citer le fameux vers que Corneille met dans la bouche de Rodrigue. M. Achard jeune a une voix fraîche et sympathique, une grande science comme chanteur, et quand il aura acquis l'expérience de la scène qui lui manque, ce sera une précieuse acquisition pour le Grand-Théâtre. Il viendra soulager son frère d'une partie du fardeau de l'opéra-comique ou

plus de cent francs et encore faire les trois-quarts de la route à pied. Nous n'avions plus le sou, et, dans notre pension, on ne voulait plus nous faire crédit. Cependant nous avions souscrit un engagement avec notre hôte, où nous lui promettions qu'il serait payé aussitôt après notre retour dans notre ville natale.

Je rends justice à mon ami Jules, il me disait en cachette :

« Laisse partir Legrand et Roger, je paierai pour toi la voiture et ce dont nous aurons besoin le long de la route ; » mais je ne pouvais me décider à quitter deux hommes estimables sous tous les rapports.

Oh ! dit Legrand, je sais bien où Jules cache son argent, quoique Marigny m'ait dit qu'il avait récemment envoyé à sa mère une très-forte somme. Il ne voudrait pas nous prêter, car il est avare. Je sais par sa maîtresse, que je cajole de temps en temps, où il place une partie de son or. Il doit nous inviter à déjeuner, si j'arrive dans sa chambre avant qu'il soit levé, je lui ferai un emprunt forcé, que nous lui rendrons à Lyon.

J. COTON.

(La suite au prochain numéro.)

du grand-opéra. Nous le verrons avec plaisir, ce sera pour nous l'assurance que de longtemps la fatigue ne pourra pas diminuer l'étendue ou la douceur de la voix de notre ténor bien-aimé.

Il nous reste maintenant à vous dire en quelques mots rapides comment les autres soirées de la semaine ont été remplies. MM. Bertrand et Marthieu, M^{mes} Rey-Balla et de Maësen dans *la Norma*, ont été accueillis par le public comme s'ils se révélaient à lui pour la première fois, c'est-à-dire avec enthousiasme.

On se fatiguerait d'écrire avant d'avoir tout dit sur la manière dont M^{mes} de Maësen, Villème, MM. Bonnefoy et Julien interprètent la musique du *Domino noir*, de *Zampa* ou des *Diamants de la Couronne*. — Mais que faire alors pour louer dignement Achard et M^{me} Van-den-Heuvel ? Nous voudrions pouvoir oublier pour un instant ce que nous avons déjà écrit à ce sujet, car il faut chaque fois recommencer sur nouveaux frais ; ce n'est pas avec de tels artistes que *le mieux est l'ennemi du bien*, et quand M. Achard s'éloignera, il aura rendu la tâche difficile, sinon impossible, à son successeur. Heureusement l'avenir nous appartient, et bien des jours heureux s'écouleront encore avant le jour fatal. — Quand un homme a bien mérité de sa patrie, on lui élève une statue ; nous aurions quelque désir d'en voter une pour le soleil du midi ; il nous a rendu M^{me} Van-den-Heuvel non-seulement aussi brillante, aussi inspirée qu'elle l'avait jamais été, mais digne de mêler sa voix aux concerts des séraphins qui chantent *hosanna* éternel au pied du trône divin.

Nous avons revu *Quasimodo*, c'est-à-dire M^{mes} Dor, Bertin, Navarre et Vernet, et comme le poète s'adressant à Marie Taglioni, nous pouvons nous écrier en songeant aux divinités qui, chez les Grecs, symbolisaient l'amour ou la danse :

Ce n'est plus vous, *la Danse*, allons, coupez vos ailes ;
Eteignez vos flambeaux, ce n'est plus vous, *l'Amour*.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

Ce vers, auquel ma mémoire trop souvent infidèle ne peut assigner une origine certaine, est vrai surtout quand il s'agit de théâtre. A défaut de première représentation, je serai donc réduit à vivre sur le passé, à vous dire quelle grâce, quels charmes, quel talent M^{me} X., ou M. Y., ou le célèbre *** ont déployés cette semaine aux regards du public. J'aurais l'air de parodier M. Chatelain, rédacteur en chef de l'ancien *Courrier français*, qui avouait avoir servi depuis vingt ans à ses abonnés le même article sous une forme sans cesse rajeunie. Dans l'impossibilité de rendre

compte du bénéfice de M. Dupré, je comptais vous parler du printemps ; il m'eût été facile à ce sujet d'évoquer mes souvenirs classiques et de vous parler en termes plus ou moins pompeux du *renouveau*, comme l'appelaient nos vieux poètes. J'aurais marié dans ma phrase les premiers rayons du soleil, le gazon verdoyant, les violettes fleuries, et tout naturellement j'aurais dit la jolie chanson :

Joli mois de mai, quand reviendras-tu !

Malheureusement le printemps n'a pas la ponctualité d'un convoi de chemin de fer, sans avoir comme lui l'excuse d'un accident ou de la force majeure ; le bon Dieu cependant n'est pas un ingénieur dont les calculs puissent être trompés. L'almanach vous dit : le 21 mars, à deux heures, le soleil entrera dans le signe des gémeaux, l'hiver ne sera plus qu'un songe, les tièdes effluves d'une chaleur bienfaisante vous feront oublier novembre et ses brouillards, décembre et le blanc linceul dont il enveloppe la terre. Confiants dans ses promesses, vous quittez l'épais manteau, fourrures et cache-nez, vous livrez sans défense votre visage aux baisers du soleil, et songeant à l'âge d'or vous vous écriez avec un sentiment de satisfaction :

Ver erat æternum !

Point du tout, la bise souffle plus aigre que jamais, les cataractes du ciel semblent entr'ouvertes, et vous revenez tout transi auprès du feu attiser les restes de la bûche de Noël.

Voilà ce qu'est le printemps à Lyon en l'an de grâce 1860. O Mathieu Laensberg ! qui me retient de t'apostropher vertement et de transformer ton nom comme le fait le peuple dans son langage pittoresque et vrai ? Ironie du sort, tandis qu'aux antipodes on pourrait à cette heure marcher dans sa liberté primitive, vêtu d'air et de lumière ardente, il faut nous abriter sous cet ustensile de ménage auquel l'illustre Robinson a donné son nom.

Comment dire avec Théophile Gauthier :

En déshabillés blancs,
Les jeunes demoiselles,
S'en vont sous les tonnelles
Au bras de leurs galants.

En vérité, s'il est au monde quelqu'un de plus perfide et de plus menteur qu'un faiseur d'almanach, c'est un poète. — Il n'est dans Lyon qu'une personne dont la fausseté du pronostic contente les désirs, c'est M. le directeur qui, sachant que les Célestins sont parfaitement clos, bien couverts, défendus contre le froid, se console de l'inclémence des saisons en voyant le public venir chercher au théâtre autant un abri

qu'une satisfaction pour son intelligence. — Cette transition, assez habilement ménagée, pourrait me fournir l'occasion de vous parler à nouveau des *Enfants du travail* et de compléter, par quelques mots bien sentis, l'analyse que je vous donnais dernièrement de cette pièce. Je le ferai, n'en doutez pas, si je pensais que vous puissiez y prendre quelque plaisir. Je crois pourtant avoir dit tout ce que je pensais à ce sujet, et, de plus, l'affluence de spectateurs qui, chaque soir, viennent prodiguer leurs applaudissements à MM. Bardou, Ménéhant, Martin, Franck, M^{mes} Lamy et Jacops m'avertit assez qu'il n'est pas nécessaire de renouveler l'invitation que je vous faisais en terminant d'aller y prendre une dose de gaieté suffisante pour combattre avantageusement le spleen le mieux enraciné.

Je pourrais aussi vous parler du *Duc Job* et vous dire que MM. Dorsay, Ménéhant, Bardou et Franck continuent à y avoir le succès de bon aloi qui les avait salués à la première représentation; que M^{lle} Jacops est toujours le diamant merveilleux, cette perle sans tache que vous connaissez. Enfin, pour terminer, je vous raconterais avec quelle intelligence, quelle sûreté de diction M^{lle} Ravier suppléant M^{me} Toscan, atteinte d'une indisposition subite, a joué le rôle de M^{me} David après l'avoir appris en quelques heures: mais *non est his locus*, et je désire vous entretenir de MM. Bryan et Conley, ces deux virtuoses comiques qui ont su allier si heureusement la gymnastique et la musique.

Bilboquet demande au jeune Ducantal :

— Jouez-vous du violon ?

Et quand Sosthène lui répond : Un peu, Bilboquet lui dit : ce n'est guère; — êtes-vous de la force de Paganini ? — Eh bien ! tout habile qu'ait été cet étrange artiste, dont la réputation est restée populaire, je doute qu'il eût jamais pu égaler MM. Bryan et Conley dans les tours de force qu'ils exécutent chaque soir au théâtre des Célestins.

Figurez-vous qu'enlacés l'un à l'autre, sautant, dansant, Bryan sur Conley ou Conley supportant Bryan, ils font entendre une interminable mélodie, croisant leurs archets, s'empruntant leur violon, parfois la tête en bas ou l'instrument placé entre les jambes, sans que jamais le chant s'arrête ou que la gamme reste un instant suspendue. Leurs exercices se terminent par une gigue dont les premiers pas rappellent la fameuse danse du *Scalp* chez les Indiens, du *Far-West*, quand leur ennemi est attaché au poteau de torture.

MAXIME.

p.s. Hier a eu lieu la représentation au bénéfice de Dupré. Ainsi que l'on pourrait s'y attendre, il y avait nombreuse assemblée. L'heure avancée ne nous permet pas de rendre compte du *Préteur sur gages*. L'ouvrage de MM. Anicet Bourgeois et Michel Masson mérite une appréciation plus sérieuse que le temps ne permettrait de la faire. Ce sera donc l'affaire du prochain numéro.

Pourtant nous devons dire dès à présent que le bénéficiaire a été salué par les applaudissements de la salle entière, que MM. Genin, Henri, M^{mes} Ravier, Toscan et Adrienne ont retrouvé hier les bravos qui ne cessent de les accompagner.

Le spectacle commençait par *l'Article VI*, vaudeville de M. Labottière auquel nous sommes déjà redevables de quelques petits ouvrages qui ont été représentés avec succès sur notre scène.

Le sujet de *l'Article VI*, dont nous avons eu la primeur, roule entièrement sur le sixième paragraphe d'un acte de société commerciale passé entre les sieurs Faisandeu et Seringuet, et par lequel ces estimables *colonniers* s'interdisent non seulement le mariage, mais encore toute promesse de cette formalité civile, sous peine d'une amende de 50,000 francs.

Cette clause donne lieu à une série de situations toutes plus excentriques les unes que les autres et qui ont provoqué un rire universel qui ne s'est arrêté à la chute du rideau que pour faire place aux applaudissements revenant autant à l'auteur qu'à ses interprètes, MM. Bardou (Seringuet), Martin (Faisandeu), M^{lle} Lovelly (Caroline), et M^{lle} Adrienne (Hortense).

Nous lisons dans un journal de notre ville, le *Progrès*, ce qui suit :

« Le *Figaro* prétend que *la Tireuse de Cartes* a été interdite à Lyon, sans dire si c'est par l'autorité locale ou par l'autorité supérieure. Il ajoute que le Directeur des théâtres en est d'autant plus consterné que le journal religieux de notre ville ayant fortement sonné contre l'œuvre de MM. Séjour et Mocquart, on comptait beaucoup sur un succès pécuniaire. »

Nous ignorons si le Directeur est consterné autant que le dit le *Progrès*, mais ce que nous savons bien, c'est qu'ayant lu la *Tireuse de Cartes*, le drame le mieux fait qui ait paru depuis bien longtemps, nous croyons fermement que le jour où la pièce de MM. Séjour et Mocquart serait représentée, il y aurait là une bonne fortune pour la Direction, pour les artistes et pour le public.

PAR LA LUCARNE.

(Suite et fin — Voir le dernier numéro.)

Yvon secoua vainement les autres portés; aucune ne céda. Il revint en arrière. Mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'un homme vint à sa rencontre. Il paraissait troublé et d'assez mauvaise mine. Plus de doute, c'était l'un des coupables. L'indignation chassa la terreur, et le courage naturel succéda à l'impression. Il saisit l'inconnu à la gorge; celui-ci fit le même mouvement, et les deux hommes crièrent à l'unisson: — A l'assassin!

— Le misérable, il veut donner le change, pensa tout haut Yvon, en appelant de plus belle et en redoublant d'énergie dans une lutte vigoureusement soutenue. Les deux hommes se poussant, s'étreignant, faisaient un bruit à attirer tout le quartier. Bientôt, les gens de la maison se trouvèrent sur le théâtre de la lutte.

— Je tiens l'assassin, cria Yvon, prenez-le !
— Ne le manquez pas, le misérable, riposta son adversaire.

À la grande stupeur du peintre, ce fut vers lui que se dirigèrent les briquets des gardes nationaux de l'assistance.

— Je le reconnais, dit une femme, je l'ai vu descendre sur les plombs, et je me suis sauvée quand il a effondré la lucarne.

— Au poste! au poste! cria l'assistance en chœur.

Au milieu du bruit des conjectures de l'arrière-garde, Yvon ne put se faire écouter. Sa stupéfaction lui enlevait une partie de sa présence d'esprit. Tout à coup, nouveau bruit, nouvelles voix.

— Tenez-le bien, dit un grand homme que le peintre reconnut pour un des visiteurs de sa mansarde. Il avait des papiers et un jone qu'il maniait militairement. Voici trois heures que nous poursuivons ce fuyard pour le fourrer en prison.

— Ah! ah! fit tout le monde.

— Quand je le disais! ajouta l'adversaire du peintre.

Yvon fléchit sous le poids de l'épisode; il ne pouvait décidément pas esquiver la prison. Il n'essaya ni justification, ni résistance, et se livra aux gardes du commerce, au milieu des imprécations des voisins qui lui servaient de sortège.

Mais au carré du troisième, essouffé, gesticulant et poussant devant lui un homme de physionomie honnête, apparut Mandaroux.

— Arrêtez, argousins, dit-il d'un air menaçant et en prenant une attitude académique,

lâchez incontinent mon Achates, ou sinon !...

— Au nom de la loi, retirez-vous, riposta le garde du commerce.

— Au nom du créancier, qu'on desserre les griffes du corbeau de Clichy !

— Quel créancier ? demanda le garde, auquel ce mot fit dresser l'oreille.

C'est clair, au nom de M. Vandermann !

— Allons donc, voici son pouvoir.

— Puisqu'il le retire !

— C'est faux ! vous dis-je.

C'est vrai, gendarme postiche, si vrai qu'il vient vous le dire lui-même. Saluez.

Le garde du commerce ébahi lâcha l'épaule d'Yvon et porta machinalement la main au bord crasseux de son feutre, et parla à demi-voix au négociant.

— Par quel miracle, mon vieux Mandaroux, me tires-tu si à propos d'embarras ? dit le peintre.

— Je suis le commissionnaire de cette providence particulière qui a toujours une planche au service des amoureux. Sans alambiquer, voici le fait. Les gardes du commerce ont causé pendant qu'ils te gardaient à vue ; j'ai eu des détails sur ta dette, et j'ai deviné le reste. Un beau trait, ma foi, sauver un parent qui vous enfonce et joue des jambes sur la terre promise de la banqueroute, en Belgique, c'est d'autant mieux que c'est désintéressé ! J'ai couru chez M. Vandermann où j'ai trouvé dans la tante et dans la nièce deux auxiliaires intrépides. Les voies étaient si bien préparées que le père Vandermann n'a eu qu'à capituler quand les aveux, les prières et les larmes se sont mis de la partie. Bref, tu le vois, le créancier vient de se laisser hisser jusqu'ici pour t'arrêter sur le chemin des sacrifices : Tableau !

Yvon serra les mains de Mandaroux avec une énergie suffisamment éloquente.

— Allons, partons, fit M. Vandermann.

— Un instant, fit la voix, du lutteur des combles, il y a un autre compte à régler pour l'effraction et l'escalade.

— Et pour l'assassinat, ajouta Yvon, car il y a eu un crime commis dans la maison.

— Que faisiez-vous sur les toits ? Pourquoi l'effraction et l'escalade ? Pourquoi avez-vous tenté de m'étrangler ?

— Vous allez le savoir. Et vous, pourquoi êtes-vous là-haut ?

— Je rentrais chez moi.

— Alors qui donc est l'assassin ?

— Quel assassin ?

— Du malheureux poignardé chez vous ?

Le locataire sourit d'un air lugubre.

— Il faut que cela s'éclaircisse, montons !

Ces mots d'Yvon eurent de l'écho, tout le monde remonta, et une chandelle officieuse vint éclairer la scène du meurtre qui avait terrifié l'artiste.

— Expliquez cet horrible tableau, dit Yvon d'une voix indignée.

— Ce cadavre ?...

— Sans doute.

— C'est celui d'un homme dont on ne connaît pas le pays ; un orphelin sans famille.

— Mais cette terrine ?

— Elle est pleine du sang de la victime.

— Cette blessure ?

— C'est un coup de poignard. Et sans vous, ajouta le narrateur, ce cadavre serait cloué dans une caisse et expédié par la ligne de Montereau.

— Ah ! juste ce que j'ai entendu en descendant par la lucarne.

— Horreur ! dit l'assistance qui s'appréta à se jeter sur le cynique cicérone.

— Et vous avez parfaitement entendu, ajouta celui-ci avec un calme suprême.

Les noms de Lacenaire, Papavoine et de Contraffatto vinrent comme une malédiction à la bouche de tous. Mandaroux et Yvon étendaient leurs mains dans la direction du collet de l'individu, pendant que les lames des briquets pointaient autour de lui.

L'inconnu éclata de rire. Son rire glaça tout le monde, et grandit l'animation.

Avant de me livrer à la justice, ajouta-t-il d'une voix lamentable, encore un mot. Le pauvre orphelin mort assassiné à la fleur de son âge et qu'on allait ensevelir dans une caisse est un innocent.... paquet de foin et de paille d'avoine, tête et main de cire, destiné à la loge des franc-maçons de Provins.

— Un mannequin de réception ! cria Mandaroux au milieu de l'explosion d'hilarité qui se fit entendre. Et je me suis laissé prendre à cette charge moi qui fais profession d'en inventer ! Je donnerais toutes les miennes pour celle-là.

C'est égal, dit Yvon, vous pouvez vous flatter de m'avoir donné des idées fièrement noires depuis une heure.

Quand on eut bien vérifié les perfections du mannequin, chacun se retira.

Yvon, bras dessus, bras dessous entre Mandaroux et M. Vandermann, reprit le chemin de son domicile.

— Drôle d'aventure ! dit le marchand. Je ne

crois pas faire donner la chasse à mon gendre sur les toits.

— Que dites-vous, monsieur ? demanda Yvon troublé, mais cette fois de joie, votre gendre.

— Je dis que si je savais déjà que vous êtes un peintre de talent, un garçon rangé, je sais maintenant que vous êtes un homme de cœur et de discrétion. Vous avez mal placé votre confiance, voilà tout. Je suis sûr d'être plus heureux que vous.

Ah ! monsieur ! que de bonheur, dit le peintre ému jusqu'aux larmes.

— Monsieur Vandermann, je ne sais pas de quelle pâte sont vos porcelaines, s'écria Mandaroux, mais elle ne peut valoir la vôtre.

On était en face de la demeure d'Yvon.

— Monsieur Richomme, je vous attends demain à dîner, vous et votre ami, nous avons à causer des conditions que vous mettrez à la direction des modeleurs et des peintres de mon usine, dit M. Vandermann en quittant les deux jeunes gens.

Quand il se fut éloigné,

— Eh bien, fit Mandaroux, dis encore du mal des charges d'atelier ! c'est en faisant poser les garnisaires que j'ai réalisé ton bonheur. Sans cela tu serais à l'ordinaire de Clichy, et tu n'aurais jamais eu que la joie perspective des cheveux noirs, des grands yeux et des petites dents de la mignone Estelle ! C'est égal, Yvon, le figuriste me rend jaloux, ajouta mélancoliquement le rapin, on n'a jamais si bien réussi, même à l'atelier.

FIN.

MÉLANGES.

22 : 115 jul 1909

Dernièrement, un Lyonnais *pur sang* se trouvait à Strasbourg ; il suivait une jeune fille aux allures à l'apparence modestes et réservées. Après quelques paroles il s'enhardit jusqu'à lui offrir de l'accompagner.

Aimable Strasbourgeoise, permettez-moi de vous adorer ?

Volontiers, répondit la fausse Agnès ; car je n'aime pas le Strass... bourgeois.

A bon entendeur salut. Le galant effrayé de ce dédain du strass et du bourgeois s'enfuit et court encore.

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,
Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.